

Marguerite Duras

L'Amant
de la Chine
du Nord

VesalBookshop.com

Gallimard

VesalBookshop.com

Marguerite Duras est née en Indochine où son père était professeur de mathématiques et sa mère institutrice. À part un bref séjour en France pendant son enfance, elle ne quitta Saïgon qu'à l'âge de dix-huit ans.

VesalBookshop.com

VesalBookshop.com

à Thank

VesalBookshop.com

VesalBookshop.com

Le livre aurait pu s'intituler : L'Amour dans la rue ou Le Roman de l'amant ou L'Amant recommencé. Pour finir on a eu le choix entre deux titres plus vastes, plus vrais : L'Amant de la Chine du Nord ou La Chine du Nord.

J'ai appris qu'il était mort depuis des années. C'était en mai 90, il y a donc un an maintenant. Je n'avais jamais pensé à sa mort. On m'a dit aussi qu'il était enterré à Sadec, que la maison bleue était toujours là, habitée par sa famille et des enfants. Qu'il avait été aimé à Sadec pour sa bonté, sa simplicité et qu'aussi il était devenu très religieux à la fin de sa vie.

J'ai abandonné le travail que j'étais en train de faire. J'ai écrit l'histoire de l'amant de la Chine du Nord et de l'enfant : elle n'était pas encore là dans L'Amant, le temps manquait autour d'eux. J'ai écrit ce livre dans le bonheur fou de l'écrire. Je suis restée un an dans ce roman, enfermée dans cette année-là de l'amour entre le Chinois et l'enfant

Je ne suis pas allée au-delà du départ du paquebot de ligne, c'est-à-dire le départ de l'enfant.

Je n'avais pas imaginé du tout que la mort du Chinois puisse se produire, la mort de son corps, de sa peau, de son sexe, de ses mains. Pendant un an j'ai retrouvé l'âge de la traversée du Mékong dans le bac de Vinh-Long.

Cette fois-ci au cours du récit est apparu tout à coup, dans la lumière éblouissante, le visage de Thanh – et celui du petit frère, l'enfant différent.

Je suis restée dans l'histoire avec ces gens et seulement avec eux.

Je suis redevenue un écrivain de romans.

Marguerite DURAS
(Mai 1991)

VesalBookshop.com

Une maison au milieu d'une cour d'école. Elle est complètement ouverte. On dirait une fête. On entend des valses de Strauss et de Franz Lehar, et aussi *Ramona* et *Nuits de Chine* qui sortent des fenêtres et des portes. L'eau ruisselle partout, dedans, dehors.

On lave la maison à grande eau. On la baigne ainsi deux ou trois fois par an. Des boys amis et des enfants de voisins sont venus voir. À grands jets d'eau ils aident, ils lavent, les carrelages, les murs, les tables. Tout en lavant ils dansent sur la musique européenne. Ils rient. Ils chantent.

C'est une fête vive, heureuse.

La musique, c'est la mère, une Madame française, qui joue du piano dans la pièce attenante.

Parmi ceux qui dansent il y a un très jeune homme, français, beau, qui danse avec une très jeune fille, française elle aussi. Ils se ressemblent.

Elle, c'est celle qui n'a de nom dans le premier livre ni dans celui qui l'avait précédé ni dans celui-ci.

Lui, c'est Paulo, le petit frère adoré par cette jeune sœur, celle-là qui n'est pas nommée.

Un autre jeune homme arrive à la fête : c'est Pierre. Le frère aîné.

Il se poste à quelques mètres de la fête et il la regarde.
Longtemps il regarde la fête.

Et puis il le fait : il écarte les petits boys qui se sauvent épouvantés. Il avance. Il atteint le couple du petit frère et de la sœur.

Et puis il le fait : il prend le petit frère par les épaules, il le pousse jusqu'à la fenêtre ouverte de l'entresol. Et, comme s'il y était tenu par un devoir cruel, il le jette dehors comme il ferait d'un chien.

Le jeune frère se relève et se sauve droit devant lui, il crie sans mot aucun.

La jeune sœur le suit : elle saute de la fenêtre et elle le rejoint. Il s'est couché contre la haie de la cour, il pleure, il tremble, il dit qu'il aime mieux mourir que ça... ça quoi ?... Il ne sait plus, il a déjà oublié, il n'a pas dit que c'était le grand frère.

La mère a recommencé à jouer du piano. Mais les enfants du voisinage n'étaient pas revenus. Et les boys à leur tour avaient abandonné la maison désertée par les enfants.

La nuit est venue. C'est le même décor.

La mère est encore là où était la « fête » de l'après-midi.

Les lieux ont été remis en ordre. Les meubles sont à leur place.

La mère n'attend rien. Elle est au centre de son royaume : cette famille-là, ici entrevue.

La mère n'empêche plus rien, Elle n'empêchera plus rien.

Elle laissera se faire ce qui doit arriver.

Cela tout au long de l'histoire ici racontée.

C'est une mère découragée.

C'est le frère aîné qui regarde la mère. Il lui sourit. La mère ne le voit pas.

VesalBookshop.com

C'est un livre.

C'est un film.

C'est la nuit.

La voix qui parle ici est celle, écrite, du livre.

Voix aveugle. Sans visage.

Très jeune.

Silencieuse.

C'est une rue droite. Éclairée par des becs de gaz.

Cailloutée, on dirait. Ancienne.

Bordée d'arbres géants.

Ancienne.

De chaque côté de cette rue il y a des villas blanches à terrasses. Entourées de grilles et de parcs.

C'est un poste de brousse au sud de l'Indochine française.

C'est en 1930.

C'est le quartier français.

C'est une rue du quartier français.

L'odeur de la nuit est celle du jasmin.

Mêlée à celle fade et douce du fleuve.

Devant nous quelqu'un marche. Ce n'est pas celle qui parle.

C'est une très jeune fille, ou une enfant peut-être. Ça a l'air de ça. Sa démarche est souple. Elle est pieds nus. Mince. Peut-être maigre. Les jambes... Oui... C'est ça... Une enfant. Déjà grande.

Elle marche dans la direction du fleuve.

Au bout de la rue, cette lumière jaune des lampes tempête, cette joie, ces appels, ces chants, ces rires, c'est en effet le fleuve. Le Mékong.

C'est un village de jonques.

C'est le commencement du Delta. De la fin du fleuve.

Près de la route, dans le parc qui la longe, cette musique qu'on entend est celle d'un bal. Elle arrive du parc de l'Administration générale. Un disque. Oublié sans doute, qui tourne dans le parc désert.

La fête du Poste aurait donc été là, derrière la grille qui longe le parc. La musique du disque est celle d'une danse américaine à la mode depuis quelques mois.

La jeune fille oblique vers le parc, elle va voir le lieu de la fête derrière la grille. On la suit. On s'arrête face au parc.

Sous la lumière d'un lampadaire, une piste blanche traverse le parc. Elle est vide.

Et voici, une femme en robe longue rouge sombre avance lentement dans l'espace blanc de la piste. Elle vient du fleuve.

Elle disparaît dans la Résidence.

La fête a dû finir tôt à cause de la chaleur. Reste ce disque oublié qui tourne dans un désert.

La femme en rouge n'a pas réapparu. Elle doit être à l'intérieur de la Résidence.

Les terrasses du premier étage se sont éteintes et peu après son passage, au rez-de-chaussée, au cœur de la Résidence, des lampes ont été allumées.

La piste reste vide.

La femme en rouge ne revient pas.

La jeune fille revient sur la route. Elle disparaît entre les arbres. Et puis la voici encore. Elle marche de nouveau vers le fleuve.

Elle est devant nous. On voit toujours mal son visage dans la lumière jaune de la rue. Il semble cependant que oui, qu'elle soit très jeune. Une enfant peut-être. De race blanche.

La piste s'est éteinte à son tour. La femme en rouge n'est pas revenue.

Reste cette lumière de faible intensité au centre de la Résidence.

C'est peu après que la piste s'est éteinte que de la Résidence arrive, joué au piano, cet air-là, de valse morte. Celle d'un livre. On ne sait plus lequel.

La jeune fille s'arrête. Elle écoute. On la voit qui écoute.

Elle a tourné la tête dans la direction de la musique et elle a fermé les yeux. Le regard aveuglé est fixe.

On la voit mieux. Oui, très jeune, elle est. Encore une enfant. Elle pleure.